

au parcours de Duch et à celui de Haji Bakr principalement. Ce dernier, déchu de son statut de colonel des services secrets de l'armée de l'air sous Saddam Hussein après l'invasion américaine de 2003, sera l'un des concepteurs de l'État islamique en Irak et en Syrie. Il sera tué par l'armée américaine en 2014.

Dans des circonstances historiques marquées par des expériences d'acculturation ou de déculturation traumatique, le besoin de réparation comme le besoin d'appartenance favorisent l'affiliation à des groupes aux contours clairs, faisant ainsi le lit des radicalisations identitaires et idéologiques. C'était le cas pendant le communisme totalitaire type Khmer rouge ; c'est le cas du djihadisme mondialisé. D'autres points communs entre les deux phénomènes sont soulignés : l'organisation obsessionnelle du chef et ses conduites paradoxales vis-à-vis de ses subordonnés, l'espionnage des recrues, la confiscation des biens, l'initiation violente, le changement de nom, la déculturation précoce et la « ré-enculturation » traumatique des enfants recrutés... Il s'agit de désaffilier le sujet du monde commun et de l'affilier à un nouveau groupe d'appartenance. Concernant les mécanismes de l'initiation traumatique, Françoise Sironi retrouve les trois phases identifiées dans tout contexte et toute époque : la valorisation d'attributs liés à l'identité initiale ; la déconstruction de

l'identité initiale ; la construction de la nouvelle identité sacrificielle.

Pour l'auteure, l'initiation est aboutie quand la dés empathie se mue en besoin paroxystique d'obtenir la reconnaissance du chef idéalisé. Plus que tout, c'est de la reconnaissance de la part de ses chefs que Duch avait besoin. Le revers de ce besoin semble être le sentiment de honte lorsque le criminel est découvert.

Françoise Sironi dit de son livre qu'il s'agit « d'écrire un objet ouvert, écrire une imperfection ». Ce travail est comme un laboratoire, au sens de Ferenczi, et il ouvre sur des perspectives multiples qui permettront toujours un peu plus d'étudier la complexité de l'humain.

Marion Feldman,
professeur de psychopathologie
Khalid Boudarse,
psychologue clinicien

Mon enfant m'adore.
Enfants otages et parents modèles,
de Laura Pigozzi, ères, 2018

Pour Claude Lévi-Strauss (1949), la famille « désigne l'ensemble des membres, *y compris non consanguins*, qui partagent un nom et des lois ». Cette définition qui fait de la parentalité la métaphore d'une responsabilité inscrit la transmission dans la civilisation et l'enfant

comme sujet pris dans le langage. Le lien biologique demeurant soumis au lien culturel, la maternité n'est pas la condition essentielle d'une famille – culturelle et non naturelle. Ainsi, la transmission est psychique et la filiation renoncement à la propriété. « L'idée du biologisme comme principe et guide de la parentalité est donc un obstacle à toute filiation psychique », constate l'auteur (p. 19). Le mythe de la *vraie mère* identifiée avec la mère biologique ne tient pas : qu'on se rappelle Salomon reconnaissant pour mère celle qui laisse vivre et non celle qui s'approprie l'enfant. Évoquant *Le Livre des rois* où la mauvaise mère s'est couchée sur l'enfant, l'auteur associe sur une pratique édictée comme naturelle : le *co-sleeping*. Elle convoque la *pulsion de mort* (*Au-delà du principe de plaisir*, 1920) par laquelle Freud énonce une fixation au trauma et une contrainte de répétition comme jouissance inconsciente radicale. L'état hypnotique né de la fusion exige répétition et ouvre sur la dépendance. L'idée de nature, base du totalitarisme, déteste l'imprévisibilité. Or, c'est le réel qui tient lieu de limite en nous confrontant à la perte. Le maternel comme destin resurgit là où il serait juste de parler de *sentiment*. L'amour est destructeur s'il ne rencontre pas la Loi qui règle les relations entre les membres d'une alliance (Lévi-Strauss) permettant au lien de sang de ne pas devenir dévastateur. Elle nomme « claustrophile » la famille – quelle

qu'en soit la forme – « où se trouvent valorisées les étroites limites d'un nid » (p. 31) et qui « jouit dans l'Un ». Cette formule lacanienne désigne une jouissance du corps de la mère réfractaire à la parole et qui se passe de l'Autre. La différence n'a pas sa place puisque règne la pulsion de mort qui trouvera des substituts (drogues, sexe, ordinateur) à l'Un. Antisociale, la famille inclusive barre l'horizon et n'ouvre pas sur l'autre singulier, énigmatique, exogame. La sexualité ne fournit-elle plus l'énergie pour se séparer ? Le passage adolescent serait-il aboli pour une jouissance incestueuse ? « Parentalité », mot-amulette qui « ne semble pas rimer avec responsabilité, mais plutôt avec propriété », ironise l'auteur (p. 44) après un développement sur l'appropriation au détriment de l'émancipation de l'enfant. Il en est de même pour l'école que l'on voudrait *homeschooling*, alors que le savoir en dehors d'Éros est un savoir mort et que l'enfant y est *inclus comme un insecte dans de l'ambre*. Aucun parent ne peut rendre son enfant semblable à soi ni vouloir en faire une œuvre parfaite sauf à en faire son *amant inconscient*, à l'instar d'une M^{me} de Sévigné. En exigeant l'abdication de l'enfant par le meurtre de son désir, ce parent Pygmalion, *démiurge manipulateur*, l'empêche de chercher sa place. Non advenu en tant que sujet, il sera objet du conjoint comme il l'était du parent. L'oubli de soi, *acédie* de l'enfant otage, est

au croisement des syndromes de Stockholm – aimer son ravisseur – et de Stendhal – plonger dans la stupeur. Ce rapt psychique résulte d'une séduction primitive dévastatrice, retrouvailles faites d'extase et d'horreur qui rappellent la dépendance originaire. Le trauma amène à une fascination régressive au stade primitif de gratitude et d'oubli de soi. « Quelque chose est resté non symbolisé mais actif » (p. 76), précise l'auteur pour qui l'image contemporaine de la virilité montre un homme dédaigneux du désir des femmes à son égard et tendu vers l'amour maternel. La stérilité affective puise dans la difficulté à se détacher de l'originaire. L'enfant otage répète sans transformer, ignore la séparation-crédation. Le travail de civilisation est incompatible avec le *claustrum* familial qui fait de l'enfant un objet de jouissance. À la base de la famille contemporaine règne le *plusmaternel*, contact érotique dans lequel « une relation symbiotique se substitue à la fonction symbolique maternelle, où une limite est remplacée par la loi arbitraire de la chair » (p. 123). Dans cette figuration d'un maternel au pouvoir sans règles, le tabou de la jouissance parents/enfants est éludé. Le *plusmaternel* aliène l'enfant à l'instar des jouissances hypnotiques (drogue, jeu, sexe) maintenant les sujets dépendants. L'oppression du discours de la Mère a pris la place de la répression patriarcale : « La relation de pouvoir ne change pas

en changeant de maître » (p. 143), conclut l'auteur. Dans la famille *claustrophile*, l'enfant devenu adulte cherche un lien dans l'excès. Exercer une violence sur la femme, c'est une manière d'en *jouir* à l'instar d'un bien : l'attachement morbide permet de vivre aux dépens de l'autre. L'enfant avili se constitue en objet avili qui croit en la puissance de l'autre. Ne pas reconnaître la femme comme victime est la tâche de l'analyste pour l'amener à une position subjective de reconnaissance de son désir. Rester à la merci de l'autre, c'est rester dans l'indifférencié, s'en affranchir, c'est advenir à la qualité de sujet. Quelle place le père peut-il trouver dans ce totalitarisme maternel ? Celle d'un père génital représentant le masculin dont la voix porte, un père qui sépare, accepte la rencontre avec la réalité à l'instar du Père qui donne un signe, un père incarnant « la fonction paternelle comme limitation de la jouissance de la mère et la libération de l'enfant de l'inclusion dans son corps » (p. 171). Alors, l'objet perdu peut actionner le manque et mettre en route le désir. Élaborer, c'est symboliser ce qui est lointain : la pensée est nostalgie. Le père en sa fonction est garant du manque comme supportable. Le travail du père permet d'accéder à la loi, à l'Autre, au tiers : il transmet une parole pour être au monde.

Florence Bécar
Thérapeute de couple